

A CELLE QUI DOIT VENIR.

O vous que Dieu choisit, par grâce souveraine, Pour vous donner, deux fois sacrée et deux fois reine, De l'amour et du sang la fière royauté, L'or et les diamants mis sur la couronne N'ont pas l'éclat divin dont votre front rayonne Sous le sacre de la Beauté.

Et le pèste qui, sujet humble et fidèle, En pliant le genou vous baisera la main Laisse monter vers vous son rêve d'un corps d'ailé, Ma Reine d'aujourd'hui, ma Reine de demain.

Et vous êtes déjà par nous Fille de France, Vous qui réalisez la sublime espérance D'un avenir de gloire en nos jours florissants, Vous qui, du morne exil où nos Rois ont leur tombe A l'arche de nos vœux, ô royale Colombe, Portez l'olivier renaissant!

Soyez l'anneau nouveau de cette antique chaîne Dont Dieu pour notre France a forgé les chaînes, Par vous le gui sacré renaitra sur le chêne Dont chaque feuille d'or garde d'illustres noms!

Et vous allez venir, femme et belle, Madame, En ce pays d'honneur, royaume de la femme, A la Reine du Ciel consacré par la Foi, Où les preux, nos aïeux, couronnant sa faiblesse, Décréaient à l'Amour la seconde noblesse, Après Dieu, mais avant le Roi.

Et vous serez pour nous, ceinte d'une auréole, Des siècles rénovés l'aube aux purs diamants, Nos yeux de votre pom chercheront le symbole, Claire étoile de nos ténébreux firmaments.

Car vous venez du Ciel, puisque vous êtes belle, Vers nos foyers où deuil son ordre vous appella, Un message d'amour vous précède en tout lieu, Et l'Époux qui, demain, par le Verbe ou le Glaive, Portera le salut au Peuple qu'il relève, Sera Roi par le "Don de Dieu".

Dans sa main, — doux serment de ces deux sœurs jumelles, La Force et la Beauté, — vous mettez votre main, Sous les couronnes d'or vous unirez comme elles A nos gloires d'hier nos gloires de demain.

Venez! — car cette terre est féconde, Madame; Car elle à sa garder le culte de la femme. Elle n'aura pour vous que des chants et des fleurs, Et si d'un deuil trop long notre France soupire, Elle saura, pour vous retrouver son sourire, Même à travers ses pleurs.

Venez! Tout ce qui souffre attend votre venue, Votre oreille entendra l'harmonie ingénue Des rêves qu'aux sanglots les humbles mêleront; Les larmes se feront prias pour votre front



L'ARCHIDUCHESSA MARIE-DOROTHEE

Venez! La France est riche, et son histoire est faite De tant de souvenirs que, pour vous faire fête, Elle n'a qu'à jeter sa gloire sous vos pas, Manteau de pourpre et d'or, dont le malheur n'a pas Effacé les couleurs ni déchiré la trame.

C'est au Roi, votre époux, de vous conter ce drame. Il vous dira comment, depuis quinze cents ans, Géants portant du ciel les orbes écrasants, Chevauchant, glorieux au poing, de l'Equateur aux Pôles, Ses pères ont taillé ce drap pour leurs épaules; Comment, goutte par goutte et d'un flot incessant, La France a su le teindre en pourpre dans son sang Et ravir au ciel même, en un prodige étrange, Les rayons du soleil pour en tisser la frange.

Puis, quand, plus près de lui, votre cœur sur son cœur, A l'heure où, seul témoin, règne l'amour vainqueur Courbant d'un même joug, sous sa loi souveraine, Le front de l'ouvrière et le front de la reine, Vous lui demanderez de la lèvre et des yeux Quelle main en broda les dessins merveilleux, Il vous dira: "Ce sont les fleurs qu'en traits de flamme Dieu lui-même y traça par les doigts de la femme."

Et vous saurez alors quel cortège éclatant De mères et de sœurs, ô Reine, vous attend, Et vous pourrez les voir, de leurs mains empressées, Dans le tissu royal ourdir l'or des pensées, Y mêler dans la trame, en flamboyants dessins, Les couronnes de rois et les nimbes de saints, Du salut de leur peuple angustes messagères, Unir pour le sauver les reines aux bergères.

Quand la Gaule pleurait sa force et sa fertté, Velléda dans les fer chanta la liberté, Et Claudia, portant au Juste son hommage, Seule au Sauveur trahi prêta son témoignage:

Eponine allaita, dans l'ombre et le malheur, Fidèle à son amour, les fils de sa douleur; Victoria donna trois Césars à l'Empire; La terre but le sang de Blandine martyre; Clotilde et Geneviève, en leur effort béni, Ouvrirent à la France un destin rajoué, Car, sur d'après chemins suivant leur espérance, L'une sauva Paris, l'autre sacra la France.

Madame, regardez de plus haut le manteau. Lorsque l'ombre gravit les pentes du coteau Dont le sommet lointain de brume se décore Et d'un dernier baiser du jour rougit encore, L'enl en embrasse mieux les contours vaporeux. Il semble que le Ciel, en descendant sur eux, Inonde de clarté et baigne de lumière Les bois, les champs, les prés, le château, la chaumière; Que le rayon aspire et fasse en le touchant Monter tout l'horizon dans l'or pur du couchant. Ainsi, sous vos regards, plus haut que l'heure obscure, La France des sommets monte et se transfigure. Là-bas, c'est un vieux mur dans le jour demeuré; Un donjon où peut-être une femme a pleuré; Le cloître où Radegonde enferma son vuvage; Le palais où Bathilde abolit l'esclavage; Où royale fileuse un fuseau triomphant, Berthe fit don d'un glaive à Charlemagne enfant; Où, grand des berceaux, fils de la Reine Blanche, Saint Louis sut garder son âme toute blanche.

Mais voici que la pourpre est plus rouge. Le sang Qui la teint est sorti d'un cœur incandescent. Le ciel même à la France accordait son oracle Et pour la racheter produisait le miracle. Une vierge prêta l'oreille aux Voix de Dieu. L'archange la guida de son glaive de feu

Et, jusque dans la mort confirmant sa parole, Des flammes du bûcher lui fit une auréole. Jeanne, fille de Dieu, sainte au front immortel, Fut plus haute qu'un trône et réclama un autel.

Or, cet autel, c'est vous qui, d'une main pieuse Et d'un juste tribut noblement soucieuse, L'érigerez, Madame, afin de proclamer Qu'el être surhumain Dieu se plut à former. Lorsque, d'un peuple entier voulant incarner l'âme, Il mit le cœur d'un preux dans le sein d'une femme. Et tous autour de vous, nos Juges, nos Soldats, Nos pontifs, parmi lesquels plus de Judas, Les Aînés de ce sol, les Cadets héroïques, Pleins de flamme pour vaincre, ou pour mourir stoïques, Les éphèbes virils, les fronts à cheveux blancs, Les mères de leurs fils guidant les pas tremblants, Sauront donner au Ciel la sublime assurance Que la fête de Jeanne est celle de la France, Et le monde verra s'accomplir en ce jour Sur l'autel de la Sainte un miracle d'amour.

Regardez maintenant. — Le cycle se déroule. Quelle voix aujourd'hui dénombrerait leur foule? Chacune est parmi nous sa part de royauté: La jeunesse et l'amour, l'esprit et la beauté. Pourquoi chercher leurs noms? — Chacune fut choisie, Fleuron pour le bandeau d'or de poésie, Escarboucle au cimier du héros, — pur béril! Sur la garde du glaive à l'heure du péril. Elles viennent à vous, le front brillant et calme. L'une porte un rayon, l'autre tient une palme, Madame, et c'est un dur problème, en vérité, De prononcer laquelle a le mieux mérité. La plus sainte, la plus belle, ou la mieux connue, De parler la première à votre bienvenue. Car toutes, à l'appui de leur rivalité, Gardent des droits égaux à l'immortalité; Toutes, devant vos pas pressant leurs théories, Tendent autour de vous leurs guirlandes fleuries. C'est un bouquet charmant qui s'offre à votre choix, Où l'humble violette et le lis de nos Rois, Mêlant d'un doux accord leurs âmes embaumées, Pour leurs attraits divers veulent se voir aimées; Si bien que votre main, ô fille des Césars, Hézitait parmi les Lettres et les Arts, Les Vertus qu'on bénit, les Exploits qu'on admire, Cherche partout l'emblème où votre âme se mire, Et qu'en chacune enfin, — mais les unissant tous, Vous retrouvez les dons que l'on adore en vous.

Qu'importe désormais si quelque sombre voile Dans ce ciel radieux obscurcit une étoile, Si des larmes de deuil se mêlent aux joyaux! Les pleurs sont bienheureux, — les douleurs sont divines. Dieu, pour les rendre saints, enchaîne des épines Sur les diadèmes royaux.

Venez donc. Le passé vous invite, Madame; L'avenir vous sourit, le présent vous acclame. Ce peuple qu'elle peut d'un sourire enchaîner, Qui, refusant le sceptre à la femme, se laisse Atteler, doux lion, au char d'une déesse, Ce peuple à vous veut se donner.

CHARLES VINCENT.

FEUILLETON.

LES FIANÇAILLES TRAGIQUES.

PAR ERNEST DAUDET.

SECONDE PARTIE.

LES DEUX PÈRES.

XII.

—Suite—

Puis, vers le milieu de l'après-midi, il montait en voiture en donnant au cocher de le conduire au Pont-du-Gard. C'est à dessein qu'il n'indiquait pas le château d'Alloncourt comme terme de son voyage. Il voulait non seulement y arriver à l'improviste, à la chute du jour, mais encore y entrer sans être vu et surprendre Aline, avant qu'avertie de son arrivée par le bruit de sa voiture elle eût en le temps de s'approprier à le recevoir et à lui tenir tête. Il comptait sur la soudaineté de son apparition pour la terrifier, paralyser son énergie, avoir plus vite raison de sa volonté et l'enlever.

Vers six heures du soir, la voiture après avoir contourné le bourg de Remoullins sans y entrer s'arrêtait en pleine campagne, au bord du Gardon, à quelque distance de la maison de Botrel. Célestin mit pied à terre. Désignant au cocher un bouquet d'arbros qui enveloppait de ses feuillage naissants les pentes du parc d'Alloncourt, il lui dit: —Vous attendrez ici mes ordres. Puis il s'engagea dans un sentier boisé qui montait vers le château, rassuré par la nuit qui venait et convaincu qu'il exécuterait sans peine le plan qu'il avait préparé. Il chemina pendant dix minutes environ sans rencontrer personne et bientôt il débouchait des bois. Devant le château, s'étendait un vaste espace découvert, dessiné sur un jardin à la française, avec des corridors de fleurs entre des bordures de buis et de longues rangées d'orangers en caisses. Cet espace découvert, il était tenu de le traverser pour gagner l'entrée, et comme avant de s'y aventurer il fouillait des yeux la brume commençant à descendre, il avait avec la nuit sur les choses, son attention qui s'exerçait au loin l'empêcha d'apercevoir ce qui se passait plus près de lui. Il ne remarqua pas qu'à la sortie du bois un homme se tenait assis au bord d'un fossé et qu'un moment ou il passait, cet homme, surpris par sa présence, se leva brusquement et se mit à le suivre à distance, s'attachant au même moment à le surveiller à sa dé-

rober à sa vue. Bien loin de soupçonner qu'il n'était pas seul et que quelqu'un marchait sur ses traces, Célestin continua à avancer. Tranquillisé par le calme qui régnait autour de lui, il traversa rapidement le parterre, l'œil fixé sur une croisée du premier étage où derrière les vitres, à travers les rideaux, brillait une lumière. Cette croisée était celle de la chambre d'Aline. —Elle est là, pensa-t-il. J'arrive bien. Il monta les degrés du perron, poussa la haute porte et entra dans le vestibule du château, pièce immense où durant le jour, la lumière pénétrait par quatre fenêtres et qu'à la nuit, éclairait une lanterne suspendue à la voûte. Cette lanterne n'était pas encore allumée, de telle sorte que le vestibule s'enveloppait d'ombre, une ombre non encore assez profonde cependant pour qu'on ne pût s'y guider, grâce aux dernières lueurs du dehors. Célestin se dirigea vers l'escalier monumental qui desservait les étages. Il allait s'y engager quand, au sommet des degrés, apparurent deux personnes. Il les reconnut sur-le-champ. C'étaient Georges Scherer et Annette Bertin. Il devina qu'ils venaient de quitter Aline. Georges à Remoullins! Ainsi, non seulement Aline lui résistait, mais encore, elle avait appelé Georges auprès d'elle pour appuyer sa résistance.

Un flot de sang montait au visage de Célestin. Il dut faire effort pour ne pas céder. Du reste, ni Georges ni Annette ne le virent. Il s'était brusquement jeté de côté; il passa près de lui en causant à demi-voix et sortit sans qu'il eût compris ce qu'ils voulaient et où ils allaient. Alors, il monta quatre à quatre l'escalier et arriva, furieux et haletant, devant la porte de l'appartement d'Aline. Il la poussa d'un mouvement violent. Dans un petit salon qui précédait sa chambre, la jeune fille assise devant une table écrivait. Au bruit causé par l'entrée de son père, elle s'était retournée et l'ayant reconnu, elle se leva, l'étonnement et l'effroi dans les yeux. —Vous, mon père! s'écria-t-elle. Je ne vous attendais pas. —Parbleu! Je m'en aperçois bien, fit-il durement. Si tu m'avais attendu, tu n'aurais pas osé recevoir le joli monsieur que je viens de surprendre dans ma maison. —Vous avez vu Georges! —Je l'ai vu, oui, à l'instant, sans qu'il ait pu s'en douter, et j'ai dû me tenir à quatre pour ne pas le saisir au collet comme un malfaiteur; mais j'ai trouvé mieux. Je l'emmenai. De cette manière, tu ne le verras pas. Allons, prends un chapeau, un manteau et suis-moi. —Vous suivrez, mon père? Où voulez-vous me conduire? —Nous rentrons à Paris. —Vous m'avez promis de me

laisser ici tant que je ne serais pas décidée à me marier. —Quand je l'ai promis, je ne pouvais supposer que tu abuserais de ma tendresse et que tu en profiterais pour te mettre en révolte contre la volonté de ton père. La lettre que j'ai reçue de toi m'a édifié. J'ai compris que sous prétexte de te recueillir, tu étais venue te livrer à mes ennemis. J'entends l'arracher à leur influence. Nous partons sur le champ. C'était dit d'un accent qui révélait une irrévocable résolution. Mais soit qu'elle se fût attendue à ces ordres impérieux, soit que le péril qui se dressait devant elle eût imprimé à ses décisions une énergie nouvelle, Aline se rebiffa et répondit: —Je refuse de partir, mon père. Cette réponse le déconcerta. —Tu refuses. Répète-tu peu. —Je refuse, affirma-t-elle de nouveau, et à moins que vous ne m'apportiez avec vous une chose inerte, vous ne parviendrez pas à me faire sortir d'ici. —Ne me brave pas, malheureuse! s'écria-t-il; ne me pousse pas à bout. Il jeta cet avertissement comme une menace. Mais il comprit bientôt que cette menace était vaine et ne pouvait être suivie d'effet. Il l'avait lancée parce qu'il fallait dire quelque chose et ne pas se donner l'air de n'avoir rien à répondre. En fait, elle ne dissimulait qu'imparfaitement son impuissance devant les fermes résolutions d'Aline. Et comme elle se taisait, il mar-

cha sur elle, la colère aux yeux, les bras croisés sur sa poitrine, et d'une voix véhément, il reprit: —Ainsi voilà de quel prix tu payes ma tendresse et mes soins. Depuis dix-huit ans, depuis ta naissance, j'ai rempli mes devoirs envers toi avec un dévouement qui ne s'est jamais lassé. Je t'ai fait une vie douce et clémente. Je me suis efforcé de te rendre heureuse et ton bonheur a été mon unique souci. Comment le reconçois-tu? —C'est appeler à la générosité d'Aline la lâcheté insensible et lointaine de son père, elle n'en voyait que l'hypocrisie. —Faut-il donc que pour le reconnaître je me condamne à être malheureuse toute ma vie? demanda-t-elle. Vous avez consenti à mon mariage avec Georges. Brusquement, vous avez changé d'avis. Vous voulez me contraindre à épouser un homme que je méprise. Pour vous prouver ma reconnaissance, dois-je me sacrifier et céder à cette exigence inattendue? —Oui, tu le dois, déclara-t-il, et si tu m'aimais autant que je t'aime, tu aurais déjà cédé. —Je ne crois pas que mon affection filiale ne puisse s'affirmer que par un si grand sacrifice. Restons-en là, mon père. Je ne veux épouser que Georges. Si vous me refusez votre consentement, je ne me marierai pas. Cette réponse ot s'exprimait un indomptable parti pris achevé d'expérier Célestin. Sa colère ne connut plus de bornes et perdant toute retenue, il s'écria:

—Tu n'as pas de cœur, et dès à présent tu cesses d'avoir droit aux égards auxquels un père est tenu envers son enfant. Jusqu'ici, j'ai supplié. Maintenant j'ordonne et il faudra bien que tu obéisses. J'ai plus d'un moyen pour t'obliger à obéir. —Me traînez-vous à l'autel, obtiendrez-vous un consentement auquel tout mon être se refuse? Renoncez à exiger, mon père. Je ne serai jamais la femme de James Stephenson. —C'est ton dernier mot? —C'est mon dernier mot. —Soit, fit-il, en feignant de se résigner. Mais ne t'étonne pas si désormais je cesse d'être pour ma fille ce que je fus toujours. Tu brises les liens qui nous unissaient, tu es mon ennemie et je ne vois plus en toi que la misérable voisine que tu serais si je n'avais empêché par mes bienfaits ta destinée de s'accomplir. Aline chancelait sous cette grossière injure qu'elle ne comprenait pas et dans ses yeux volées de larmes une question se posa. Quant à Célestin, il ne se possédait plus; les mots tombaient de sa bouche sans retenue. —Oui, une misérable bâtarde, continua-t-il fier et bouillant, agité jusqu'à la folie. Jusqu'ici tu es ce que j'étais ton père et je te fais lâche et croire. Il est temps que tu saches la vérité. Quand j'étais ton père, elle te portait déjà dans ses entrailles. Tu es le fruit d'une faute et si ton état civil était sincère, il porterait ces mots: père inconnu. C'est pour sauver l'honneur de ta

mère que je lui ai offert mon nom, oui pour sauver son honneur et le tien. Je ne te devais rien et je t'ai tout donné: affection, état social, fortune. Sans moi, tu enserais été vouée à la honte. Cette révélation arrachait des pleurs à Aline et toute vibrante de la protestation qu'excitait en elle le langage de Célestin: —Pourquoi me dites-vous cela? demanda-t-elle. Pourquoi déshonorez-vous ma mère? —Pour te prouver que j'ai le droit d'exiger de toi une soumission sans limites. Aline s'écouait la tête. —Ignore si l'accusation que vous venez de porter contre ma mère est fondée, dit-elle. Mais si vous avez cru, en la formulant, que vous disposiez de l'obéissance, vous l'avez trompée. L'obéissance, je la devrais peut-être à mon père; je ne la dois pas à un étranger. Si je ne suis pas votre fille, que pouvez-vous être pour moi? —A quels devoirs suis-je tenue envers vous? C'est en vain que vous m'avez fait cette révélation abominable, monsieur. Je ne vous obéirai pas. Sans ajouter un mot, Aline allait vers la porte, pressée de s'enfuir, désireuse de se remettre du trouble affreux en lequel Célestin venait de la jeter. —Reste, je te l'ordonne, s'écria-t-il. Mais elle ne l'écoutait pas. —Alors, il se jeta sur elle, la prenant par le bras pour la retenir et comme elle se débattait, il seerra si fortement qu'elle poussa